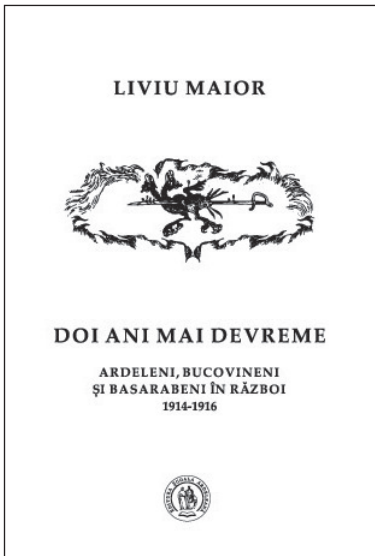

EDITORIAL EVENTS

Roumains « oubliés » dans la Grande Guerre

IOAN BOLOVAN



LIVIU MAIOR, *Doi ani mai devreme. Ardeleni, bucovineni și basarabeni în război, 1914-1916*, Cluj-Napoca, Școala Ardeleană, 2016

PERSONNALITÉ DE marque de la recherche historique roumaine contemporaine, le professeur d'université Liviu Maior revient à l'attention des spécialistes avec un nouveau livre, qui est cette fois dédié à la Grande Guerre. L'historien Liviu Maior a été pendant plusieurs décennies professeur à l'Université Babeș-Bolyai et, en même temps, le premier directeur du Centre d'Études Transylvaines, qui avait été recréé en 1991 sous la présidence d'honneur de David Prodan. Dans sa qualité de directeur, le professeur Liviu Maior a organisé l'activité de cette institution sous une forme moderne et a revitalisé la *Revue de Transylvanie*, qui paraît actuellement sous le nom *Transylvanian Review/Revue de Transylvanie*.

Pendant cinquante ans d'activité historiographique, Liviu Maior a édité d'importantes sources documentaires inédites, qui ont présenté dans un nouvel éclairage l'histoire de la Révolution de 1848-1849 en Transylvanie, l'histoire du mouvement national roumain, la Guerre d'Indépendance, la correspondance politique des personnalités de la vie publique roumaine de

Ioan Bolovan

Chercheur au Centre d'Études Transylvaines de l'Académie Roumaine, professeur à l'Université Babeș-Bolyai de Cluj-Napoca.

Transylvanie (Avram Iancu, Alexandru Vaida-Voevod etc.). En tant que spécialiste de l'histoire moderne de la Roumanie, il s'est surtout intéressé au mouvement d'affranchissement national des Roumains de Transylvanie pendant la seconde moitié du XIX^e siècle et a publié des études et des livres fondamentaux sur la Révolution de 1848-1849, le processus de constitution du Parti National Roumain de Transylvanie, l'organisation et l'évolution idéologique de celui-ci, le Mémoire de 1892, les relations des Roumains avec les Habsbourg, les soldats et les officiers roumains de l'armée austro-hongroise etc. Étant un réformateur mais non pas un révolutionnaire de l'écrit historique roumain contemporain, un démythifiant mais non pas un démolisseur de l'histoire nationale, le professeur Liviu Maior a reconstitué l'histoire des Roumains transylvains depuis la formation et l'affirmation de la nation moderne jusqu'au parachèvement de l'unité nationale et la formation de la Grande Roumanie. Beaucoup de ses livres et de ses études, notamment ceux qui avaient été publiés dans une langue de circulation internationale, ont contribué à une bonne compréhension par les historiens étrangers de l'histoire moderne de la Roumanie et de la situation des Roumains de Transylvanie pendant le XIX^e et le XX^e siècles.

Dans le livre ci-présent, publié à la veille du centenaire de l'entrée de la Roumanie dans la Première Guerre mondiale, l'auteur se propose de combler une « omission » de l'historiographie roumaine, qui s'était occupée presque de manière obsessionnelle de la Grande Guerre, surtout de la période 1916-1918 et de celle qui a suivi l'entrée du Vieux Royaume (de la petite Roumanie) en guerre aux côtés de l'Entente. La tendance de l'historiographie de notre pays à insister sur ces années et surtout sur l'automne 1918 était, certes, justifiées, car la fin de cette période a marqué l'union de la Bucovine et de la Transylvanie avec la Roumanie, ce qui avait d'ailleurs constitué l'objectif de l'entrée de notre pays en guerre. Cependant, elle a ainsi négligé les millions de Roumains de Transylvanie, de Bucovine et de Bessarabie qui étaient en guerre dès l'été 1914, lorsque les empires dont ils faisaient partie (austro-hongrois et tsariste) avaient déclenché le conflit qui allait se prolonger jusqu'à l'automne 1918. Animé par le désir d'équilibrer la recherche de l'histoire de la Grande Guerre pour tous les Roumains et conscient du devoir de l'historien de combler les taches blanches, le professeur Liviu Maior a réalisé une synthèse des deux premières années de guerre aussi bien du point de vue des Roumains de Transylvanie, de Bucovine et de Bessarabie que de ceux du Vieux Royaume, qu'ils fussent des décideurs politiques ou des leaders d'opinion de Bucarest.

Dans le premier chapitre, l'auteur fait des considérations sur l'historiographie de la Première Guerre mondiale, évaluant les contributions à ce sujet des historiens roumains et étrangers. La question des responsabilités liées au déclenchement et à la prolongation de la Grande Guerre lui donne l'occasion de discuter les enseignements tirés de la guerre, en invoquant en ce sens les dires d'une

personnalité du milieu scientifique et politique contemporain, Henry Kissinger, à savoir que « la Grande Guerre constitue une leçon très importante pour les leaders contemporains et pour ceux qui vont venir » (p. 34). L'attentat de Sarajevo du 28 juin 1914, dont les victimes avaient été l'archiduc François-Ferdinand, l'héritier du trône austro-hongrois, et son épouse, a signifié pour les futurs pays belligérants le déclic qui annonçait le déclenchement de la Grande Guerre. Un chapitre consistant est consacré à l'analyse des conséquences de l'attentat principalement pour les Roumains de Transylvanie ; la conclusion de l'auteur est exprimée de manière tranchante et symbolique par la couronne de fleurs déposée par la délégation des Roumains transylvains participant aux funérailles de l'archiduc « À notre dernier espoir, avec une dévotion loyale ». Comme le professeur Liviu Maior l'a démontré dans un livre paru il y a une décennie sur les relations des Roumains avec Vienne, ce texte symbolique « marquait le début de la fin du loyalisme roumain envers la Maison de Habsbourg » (p. 63). Il annonçait aussi les événements du 1^{er} Décembre 1918, lorsque les 1228 délégués élus par les trois millions de Roumains allaient décider, en vertu du droit à l'autodétermination de la population majoritaire, l'union de la Transylvanie avec le Vieux Royaume. La réponse exemplaire des Roumains transylvains à l'appel de l'empereur, des facteurs de décision politique du Parti National Roumain et des deux archevêques métropolitains de Sibiu et de Blaj de s'engager dès l'été 1914 (voir le VII^e chapitre) reflète à la fois un fort sentiment de loyauté envers « le bon empereur » nourri par la population que la manière dont elle comprenait s'acquitter de ses obligations envers l'État.

Étant au courant des principales synthèses et monographies publiées le dernier temps par les historiens occidentaux et attentif aux tendances et aux interprétations modernes et aux perspectives méthodologiques de l'histoire culturelle de la Grande Guerre, le professeur Liviu Maior alloue un espace consistant, surtout dans le IV^e, le V^e et le VI^e chapitres, à des aspects que les historiens roumains avaient presque totalement négligé : les relations entre les Roumains, les Saxons et les Hongrois et les suspicions réciproques nourries à la fois au niveau gouvernemental, sur le front et derrière le front au sein des gens simples, de la communauté rurale et de ses institutions fondamentales (l'église et l'école), de la propagande et de la contre-propagande. Comme dans le livre sur la Révolution de 1848-1849 et sur les relations/les perceptions réciproques des Roumains et des Hongrois qu'il avait écrit il y a deux décennies, l'auteur reconstitue quelques clichés imagologiques que la société transylvaine avait déjà connus dans quelques moments historiques de l'époque moderne. Ainsi, aussi bien en Bucovine qu'en Transylvanie, « la diversité ethnique a généré la suspicion, l'arbitraire, l'hostilité [...], elle a contribué plus qu'on ne saurait le croire au clivage entre l'État et ses citoyens » (p. 119). L'appel à l'instrumentaire de l'histoire des mentalités et de la psychologie sociale, aux techniques de communication, le contact avec les

sources écrites et la découverte de sources inédites portant l’empreinte d’une autre sensibilité historiographique ont permis au professeur Liviu Maior d’écrire des pages entières sur les états d’âme des combattants, de leurs familles restées derrière le front et de mettre en avant les préjugés et l’horizon mental séculier des paysans soldats obligés de vivre de nouvelles expériences.

Le VIII^e chapitre, « La Bucovine, la Serbie et la Bessarabie, théâtres de guerre », passe en revue la fluidité des fronts sur cet espace oriental, le changement fréquent de rôles pour la population civile de Bucovine à la suite de la mobilité périodique des théâtres des opérations, ce qui a compliqué davantage la vie pendant ces années-là. Les expressions « tantôt amis, tantôt ennemis », « la peur de fratricide » etc. reflètent en partie un contenu idéal complexe, une réalité rencontrée pendant la Grande Guerre aussi bien dans le cas des Roumains de Bucovine et du Nord de la Transylvanie que dans le cas des Polonais, qui étaient également divisés en trois empires différents. Les soldats et les officiers roumains participant à des combats en Bucovine et en Galicie ont vécu le drame de pouvoir à tout moment tuer leurs frères enrôlés dans l’armée tsariste. « Les relations à ce sujet sont impressionnantes, notamment au sujet du choc subi à rencontrer parmi les blessés capturés des Roumains de Bessarabie. Le phénomène inverse est tout aussi fréquent. On fait mention de soldats transylvains blessés qui ont été transportés aux confins des villages par des patrouilles formées de Roumains. La peur de fratricide nationaliste a constitué une permanence qui a profondément marqué les consciences » (p. 228).

Le dernier chapitre est dédié au jour du 27 août 1916, le moment de l’entrée de la Roumanie en guerre contre les Puissances centrales pour la libération de la Transylvanie. L’auteur évoque les implications de cette décision politique, les états d’esprit à Bucarest ainsi que les attitudes des cabinets des États belligérants. La caractérisation d’un important général allemand, Ludendorff (« Nous avons vaincu l’armée roumaine, l’annihiler c’est avéré impossible ») et l’analyse lucide d’un grand politicien britannique, David Lloyd George (« En 1916, nous avons répété dans le cas de la Roumanie les erreurs fatales que nous avons commises en 1915 dans le cas de la Serbie ») sont deux exemples tirés d’un chapitre qui, au-delà du drame et des souffrances vécues par des millions de Roumains de Transylvanie et du Vieux Royaume entre 1916 et 1918, révèle la complexité d’un processus historique qui s’est achevé par la formation de la Grande Roumanie.

Le professeur Liviu Maior nous offre un ouvrage rigoureux et bien documenté, qui se remarque par des interprétations profondes et équilibrées. Se servant de la méthodologie des sciences sociales, l’auteur interroge les actants, à la fois les facteurs de décision et les gens ordinaires, les combattants et leurs familles. L’ouvrage a une architecture logique et la lecture s’avère un exercice intellectuel et professionnel élevé.

